

Aussi à l'affiche

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Film : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(1999)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>



«Escapade à New York»

«Escapade à New York»

de Sam Weisman

Nancy et Henry, après 27 ans de vie commune, craignent de sombrer dans la routine. Ils font le voyage de l'Ohio jusqu'à New York dans l'espoir de décrocher un nouveau job – pour Henry – et de retrouver la passion de leur 17 ans – pour Nancy. Le comique, sensé naître de l'avalanche des déboires fondant sur un gentil couple dans la jungle urbaine – par exemple d'échouer dans un groupe psy d'obsédés sexuels –, n'est malheureusement que navrant et vulgaire. (ml)

pour l'originalité du milieu dépeint et la prestation des deux acteurs principaux qui réussissent à convaincre en dépit d'un réalisateur fonctionnant comme un aiguilleur déboussolé. (ml)

Avec John Cusack, Billy Bob Thornton, Cate Blanchett (1999 USA-Fox). Durée 2 h 03.



«GO»

«GO»

de Doug Liman

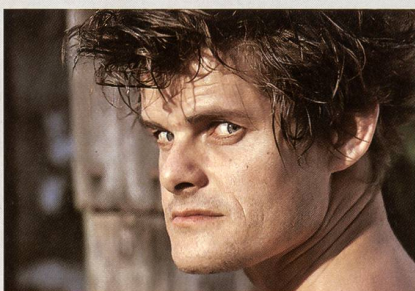
Menacée d'expulsion de son appartement, une caissière de supermarché tente une arnaque à l'ecstasy pour solder ses dettes. Son plan, pourtant simple, tourne au cauchemar lorsqu'elle se retrouve contrainte de se débarrasser des pilules. «Go» met en place un récit en boucle assez malin : la même histoire est racontée plusieurs fois, selon des points de vue différents. De Las Vegas à une rave californienne, le film sanctionne chaque égarement des protagonistes avec un puritanisme maladif. (cg)

«Rembrandt Van Rijn»

de Charles Matton

Pari difficile que d'adapter au cinéma la vie d'un peintre célèbre sans tomber dans la plate biographie ou les lieux communs, comme l'oreille de Van Gogh ou la misogynie de Picasso. Le réalisateur Charles Matton ne manque pourtant pas de bonnes intentions en dépeignant la vie privée de Rembrandt comme une suite de malheurs et dénonçant les fonctionnements sociaux et religieux de la haute société d'Amsterdam, engoncée dans son puritanisme et incapable de saisir le génie du peintre, – mais cela ne suffit pas à faire un bon film. Le rythme du récit, poussif et comme englué dans une nature morte, l'image léchée et convenue n'améliorent pas un propos qui ne dépasse jamais l'anecdote, faisant ainsi barrage à toute réflexion sur la création picturale. (ld)

Avec Klaus Maria Brandauer, Jean Rochefort, Romane Borhinger (1999 France – JMH). Durée 1 h 43.



«Les héritiers»

«Les héritiers»

de Stefan Ruzowitsky

Dans la campagne autrichienne de l'entre-deux-guerres, un fermier meurt. A la stupéfaction générale, il a fait de ses sept servantes et servants, qu'il ne cessait de maltraiter, ses héritiers. Les jalousies paysannes et la peur ancestrale de voir l'ordre social chamboulé vont conduire ces âpres personnages dans des conflits proches d'une tragédie grecque. Un film surprenant, étrangement sensuel, rappelant à certains égards l'atmosphère et les nuances de la peinture de Vermeer. (ml)

«Augustin, roi du kung-fu»



de Anne Fontaine

Après un «Nettoyage à sec» plutôt convaincant, Anne Fontaine retrouve Augustin, personnage décalé et asocial – voire un brin antipathique – de son premier et très bon moyen métrage (1995). Flanqué de son inséparable vélo, Augustin (toujours interprété par Jean-Christien Silbertin-Blanc, le frère de la cinéaste) s'essaye cette fois à l'art du kung-fu et, pour ce faire, s'exile dans le quartier chinois de Paris. Las, cette vraie bonne idée ne tient pas trop la distance... long métrage ! (va)

Avec Jean-Christien Silbertin-Blanc, Maggie Cheung, Darryl Cowl (1999, France - Alhena). Durée 1 h 29.



«Pushing Tin»

«Pushing Tin»

de Mike Newell

Nick Falzone (John Cusack) est contrôleur aérien au centre d'approche de l'aéroport de New York, un boulot plutôt stressant. Il est considéré comme le meilleur et le plus cinglé de tous jusqu'au jour où apparaît le mystérieux Russel Bell (Billy Bob Thornton). La rivalité qui naît entre ces deux hommes – l'un infantile et bagarreur, l'autre posé et flegmatique – illustre parfaitement l'ambivalence de ce film qui hésite constamment entre la comédie et le drame. Le film vaut surtout



«Rembrandt Van Rijn»

« Berezina »

révélateur inopiné des sensibilités culturelles helvétiques

Par Christophe Gallaz

Ce qu'il y a de bien dans la petite controverse séparant les critiques de presse romands de leurs confrères alémaniques à propos de « Berezina ou les derniers jours de la Suisse », film de Daniel Schmid arrivant en nos salles ces jours après avoir fait l'objet d'une première projection publique en Suisse au Festival de Locarno, c'est qu'elle donne à concevoir une carte inédite des attentes culturelles en notre cher berceau national.

De ce côté-ci de la Sarine et par conséquent de la frontière linguistique, cette pochade de 108 minutes fait en effet choir le maître grison du haut niveau d'estime où son œuvre l'avait jusqu'ici campé : on l'y juge saturée de clichés plus que bidécennaux, c'est-à-dire dépourvue du moindre pouvoir corrosif utile. Aux antipodes zurichoises ou schaffhousoises, c'est l'inverse : on l'y salue parce qu'elle donne un tour divertissant à nos tics indigènes – et que si

Premièrement, supposons que les Alémaniques se sentent seuls garants de l'identité suisse pour la bonne raison que leurs ancêtres furent les fondateurs du pays. Supposons ensuite qu'au fil des âges, ces Alémaniques se soient emboîtés dans l'ensemble des nations extérieures pour de simples motifs de survie, mais d'une manière telle que les indices de leur suissitude restent manifestes à leurs propres yeux. Autrement dit d'une part ils auraient fait des affaires et se seraient enrichis, et d'autre part ils auraient porté la culture emblématique de leur appartenance au pays à des degrés de visibilité maximale grâce à toute une gamme d'indices spectaculaires – allant des patois vernaculaires aux discours de Christoph Blocher.

Secondement, supposons que les Romands se sentent au contraire peu garants de l'identité suisse pour la bonne raison que leurs ancêtres ne furent pas les fondateurs du pays. Et

talliser leur sentiment d'identité. Ils les auraient notamment cherchés dans les domaines de la langue, parlant le français non seulement par amour de l'Île-de-France, mais aussi, et peut-être surtout, pour se rendre propriétaires d'un pays qui soit immatériel, donc inviolable – notamment par les Alémaniques.

Autrement dit, toute création culturelle ayant pour sujet le pays lui-même ferait l'objet d'appréciations nécessairement divergentes selon la provenance alémanique ou romande de son auteur et de ses spectateurs. L'Alémanique, désirant moins récuser son décor ancestral qu'en désigner les facettes oppressantes, récuse l'attaque primaire et la véhémence passionnelle pour privilégier soit la critique fondamentale et documentée (Alexander J. Seiler, Nicolas Meienberg, Fritz Zorn), soit l'hymne sacré (le « Höhenfeuer » de Fredi M. Murer), soit la dérision joueuse (Daniel Schmid aujourd'hui). Et le Romand, voulant fuir et

Si rire constitue le propre de l'homme, rire de soi constitue sans nul doute le miracle de l'Helvète?

(Ivan Darvas, dans « Berezina »).



rire constitue le propre de l'homme, rire de soi constitue sans nul doute le miracle de l'Helvète. Il est donc temps de formuler quelques hypothèses que leur aspect fringant ne prive pas entièrement d'intérêt. Imaginons notamment que les Romands et les Alémaniques proviennent d'Histoires si différentes au fil des siècles qu'elles les ont munis de deux sensibilités esthétiques inconciliables, vérifiées en l'occurrence.

supposons qu'au fil des âges, ils n'aient pas consenti les mêmes efforts que les Alémaniques pour s'emboîter dans l'ensemble des nations extérieures, ni qu'ils aient voué des soins particuliers à la culture des emblèmes susceptibles de figurer leur appartenance au pays. Restés plus pauvres que les Alémaniques, et moins amateurs de patois vernaculaires et de discours de Christoph Blocher, ils auraient en revanche privilégié d'autres repères capables de cris-

parfois détruire ce décor qui n'est pas celui de ses ancêtres mais auquel l'Histoire l'a condamné, produit soit des œuvres introspectives ou mélancoliques qui le propulsent littéralement *hors-sol* (la poésie de tradition protestante, le cinéma « genevois » des années 1970), soit des documentaires railleurs (tels qu'en vient de susciter l'*ID Swiss*) à la faveur desquels il peut s'en distancer.

C.Q.F.D. ■